



AIDE AUX VIEUX ANIMAUX

Ferme du Quesnoy
76220 CUY-SAINT-FIACRE

T 02 35 90 11 44

P 06 77 48 27 92

E info@avarefuge.com

S www.avarefuge.com

Association loi 1901
N° 0761006863

REVUE DE PRESSE – SEPTEMBRE 2010

Cynophilie : création d'un club de l'American Staffordshire terrier

Après avoir servi l'ensemble des quatre races de terriers de type bull pendant 10 ans, dont 5 années en tant que Président du C.F.A.B.A.S, Emmanuel Tasse annonce la création de France American Staffordshire Terrier (F.A.S.T.). Un dossier complet de demande d'affiliation de cette association a été déposé à la Société Centrale Canine. Prenant la mesure des faiblesses du passé (pour lesquelles la structure précédente ne permettait pas au mieux d'y faire face), ce nouveau club permettra non seulement de poursuivre les actions entreprises pour l'amstaff antérieurement mais aussi et surtout de développer, grâce à une mobilisation de chacun et à l'association concrète de tous les éleveurs et amateurs qui le souhaiteront, des actions prioritaires telles que, par exemple : le redressement de la qualité du cheptel français, le développement des activités permettant la promotion de l'amstaff, la mise en oeuvre d'une politique de communication et de concertation la plus claire et la plus large possible, la mise en oeuvre d'opérations rapprochant tous les passionnés. Emmanuel Tasse est l'initiateur et coordinateur du 4C (Collectif Contre la Catégorisation des Chiens : <http://www.against-bsl.eu> et l'auteur du « petit guide à l'attention des propriétaires de chiens catégorisés... et de leurs Maires ».

Site de l'ouvrage : <http://www.permanis-chien.fr> (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

Des chiens détecteurs de cancer de la prostate

Lors du 105ème Annual Scientific Meeting of the American Urological Association, une communication à propos des capacités de chiens dressés à détecter les cancers de la prostate a été présentée, faisant part des résultats remarquables. Les auteurs ont utilisé la méthode du « clicker training » et ont présenté à des chiens l'urine de 33 patients dont le cancer de la prostate avait été confirmé par biopsie. Des échantillons d'urine provenant de patients sains étaient inclus. Les animaux étaient confrontés à cinq prélèvements, un seul provenait d'un patient cancéreux. La spécificité et la sensibilité ont été respectivement de 91 et 100 %. Autrement dit, les chiens ont analysé correctement 63 échantillons sur 66. La valeur prédictive négative est de 100 %. (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

Une banque d'ADN canin pour identifier les organisateurs de combats de chiens

L'ASPCA (American Society for the Prevention of Cruelty to Animals) met en place une banque d'ADN canin afin de confondre avec certitude les organisateurs de combats de chiens. Aux USA, ces combats génèrent des millions de dollars de bénéfices via la mise en place de paris clandestins. Cette banque est appelée CODIS pour Combined DNA Index System, le Dr Melinda Merck, vétérinaire légiste, a participé à cette initiative. Elle explique que des échantillons d'ADN peuvent être prélevés lors de flagrants délits mais aussi sur les lieux d'organisation de combats de chiens identifiés. Quatre cents



prélèvements ont été réalisés en juillet dernier lors d'une opération menée sur la plus importante « compétition » jamais organisée aux Etats-Unis. L'organisation du fichier ADN est copiée sur celle du FBI, elle devrait permettre d'établir des connexions entre les différents acteurs de ce trafic, qu'il s'agisse d'organiseurs, d'éleveurs ou de possesseurs de chiens de combat. Le sang recueilli sur les « scènes de crime » quittées par les délinquants permettra de remonter à l'identité des animaux ou tout au moins à celle de leurs éleveurs.

Sources : PR Newswire, 16 juin 2010. (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

Soins onéreux : une demande existe

Le Washington Post daté du 26 juillet 2010 célèbre le centième anniversaire de l'Animal Medical Center de New York, et fait le point sur la demande en soins « high tech » chez les propriétaires d'animaux de compagnie. Les Américains ont dépensé 12 milliards de dollars en soins vétérinaires en 2009, soit le double par rapport à 1999. On apprend qu'un traitement de l'arthrose par cellules souches coûte environ 4 000 dollars à l'Animal Medical Center, le Post rappelant que de nombreuses techniques ont été mises au point à l'AMC avant d'être appliquées à la médecine humaine. (in l'Essentiel n°184)

Grande-Bretagne

La chaîne Medivet attaquée par la presse

Le Daily Mail du 22 juillet dernier met en cause les pratiques des vétérinaires employés par la chaîne de cliniques Medivet. Pendant 9 mois, un journaliste, Alex Lee, équipé d'une caméra cachée, s'est rendu dans des établissements du groupe, principalement dans le sud-est de l'Angleterre. L'article, à charge, accuse certains vétérinaires de fraude, surfacturation, et de délégation d'actes illicite. (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

La grippe canine est plus fréquente dans les refuges

La grippe canine (Influenza H3 N8) est apparue en Floride en 2004. La séroprévalence est très variable dans la population de chiens américains. Les auteurs ont effectué une enquête sérologique dans un refuge, trouvant une séroprévalence de 42 % dans un échantillon de 74 animaux. La date d'arrivée au refuge est déterminante : ainsi, seuls 15 % des chiens arrivés au refuge depuis moins de 7 jours étaient séropositifs, contre 71 % des animaux séjournant depuis plus de 8 jours. Le risque de séropositivité augmente d'un facteur de 2,2 pour chaque période de 3 jours passée au refuge. La grippe canine semble donc, aux Etats-Unis, devenir un souci sanitaire lors de regroupements de chiens.

Source : HOLT (DE). Journal of the American Veterinary Medical Association. 2010. Vol 237, N°2, p 71-73. (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

Forte progression du nombre d'animaux assurés

Selon la société Package Facts, le nombre d'animaux de compagnie bénéficiant d'une assurance santé aux USA a progressé de 56 % entre 2003 et 2007. En 2008, on comptait deux millions de chiens assurés, et 900 000 chats, soit respectivement 3 et 1 % des effectifs. Selon l'American Pet Products

Association, les dépenses vont atteindre 47,7 milliards de dollars en 2010. La sophistication des soins entraîne une augmentation des coûts importante : ceux-ci, pour la médecine vétérinaire, ont progressé de 80,4 % depuis 2000 alors que le coût moyen des services n'a augmenté, au cours de la même période, que de 28,1 %. (in l'Essentiel n°184)

Norvège

Bases génétiques de l'agressivité canine

Une étude norvégienne vient de mettre en évidence des spécificités génétiques propres à l'agressivité canine. Ce travail avait pour objectif de jeter les bases des possibilités éventuelles d'une sélection raisonnée et d'identifier, le cas échéant, la cible de psychotropes adaptés à cette indication. Les auteurs ont étudié l'amygdale, le cortex frontal, pariétal, l'hypothalamus de vingt chiens, neuf témoins et onze euthanasiés en raison de comportements agressifs. Ils identifient des différences dans l'expression de deux gènes, UBE2V2 et ZNF227, correspondant au phénotype agressif. Ces résultats préliminaires sont jugés prometteurs.

BMC Veterinary Research. 2010. Vol 6. N°34 (en ligne, accès libre). (in l'Essentiel n°184)

Australie

La sélection a considérablement modifié l'anatomie de l'encéphale du chien

PLos One (en ligne, accès libre) publie les résultats des travaux d'une équipe australienne sur l'anatomie de l'encéphale du chien en fonction de la race. Le chien est sans doute l'espèce dans laquelle les variations morphologiques induites par la sélection sont les plus importantes. Les auteurs ont pratiqué des IRM et notent chez les brachycéphales une rotation antérieure des hémisphères de l'ordre de 15°, avec une relocalisation marquée du bulbe olfactif. L'objectif des auteurs est désormais de déterminer si ces remodelages anatomiques ont des conséquences fonctionnelles. (in l'Essentiel n°184)

Etats-Unis

Les pieuvres reconnaissent les humains

Les pieuvres sont capables de différencier deux humains, explique une étude parue dans le Journal of Animal Welfare Science (2010. Vol 13, N°3, p 261-272). Huit *Enteroctopus dofleini* ont été confrontées durant deux semaines à deux expérimentateurs. L'un d'eux nourrissait les animaux, l'autre les agaçait avec un bâton. Après deux semaines, les pieuvres adoptaient des comportements différents à l'arrivée de chaque individu. Les tentacules étaient tendus vers le « nourrisseur », alors qu'une réaction de retrait était observée vis-à-vis de l'autre expérimentateur. Il existe donc chez ces animaux des possibilités de réactions comportementales basées sur la reconnaissance visuelle. (In l'Essentiel n°185)

Grande-Bretagne

Attitudes des propriétaires de chats face à la vaccination

Les campagnes de vaccination féline ont sans aucun doute diminué la prévalence de la panleucopénie et de l'infection par le FeLV. Pour autant, la part de la population de chats vaccinés est encore modeste, et les propriétaires de ces animaux semblent plus souvent opposés pour diverses raisons à la vaccination que les possesseurs de chiens. Ces propriétaires sont également plus que d'autres méfiants par rapport à la vaccination des enfants. Le but de cette étude parue dans le

Veterinary Record du 24 juillet dernier était d'identifier les principaux freins à la vaccination féline. Elle s'est basée sur la réponse spontanée de propriétaires de chats à un questionnaire inclus dans différents sites Internet consacrés à cet animal. Au total, 3 163 questionnaires complets ont été analysés. 69 % des chats avaient reçu un vaccin au cours de l'année précédente. 14 % des répondants avaient acheté leur chat chez un éleveur. Les propriétaires ont été interrogés sur la nature des maladies contre lesquelles leur chat était vacciné: coryza pour 1 178 propriétaires, leucose pour 943. 23 % ont affirmé avoir observé des effets secondaires après une injection vaccinale. Concernant les nouveaux protocoles, 29 % des propriétaires n'accepteraient pas que le vétérinaire pratique plus d'une injection. En revanche, 62 % ne sont pas opposés aux injections au niveau des membres, 41 % en regard de la queue. Les auteurs conviennent de l'existence d'un biais important, dans la mesure où les personnes ayant répondu à ce questionnaire sont probablement très impliquées dans la santé de leur animal. Ils notent néanmoins plusieurs défauts d'information : 63 % des propriétaires étaient persuadés que la valence leucose était systématiquement administrée par le vétérinaire, 44 % pensaient que leur chat était vacciné contre le FIV, 24 % contre la PIF, alors que ces vaccins n'existent pas. Parmi les variables sociodémographiques associées à un fort taux de vaccination, on retiendra la tranche d'âge 16-64 ans, et des facteurs régionaux, comme habiter Londres, les Midlands ou le sud-est de l'Angleterre. Les auteurs parlent de « lune de miel » pour expliquer le taux important de chats de moins d'un an vaccinés, celui-ci diminuant avec l'âge. Par ailleurs, un chaton vaccine une première fois a vingt fois plus de chances qu'un autre de recevoir des rappels par la suite. La relation de confiance avec le vétérinaire est également un facteur majeur d'observance future. 27% des propriétaires invoquaient le stress de leur animal chez leur vétérinaire pour ne pas vacciner. Il est intéressant de noter que le revenu du foyer n'influence pas la décision de vacciner ou non. (in l'Essentiel n°185)

NOTES DE CLINIQUE

Des antibiotiques contre les morsures ?

Dans Veterinary Microbiology, Mouro et coll. font le point sur le traitement des morsures intraspécifiques. Ils analysent 228 morsures subies par 83 chiens. Quarante huit lésions ont fait l'objet d'un examen bactériologique. Chez 29 chiens la morsure s'est infectée, les animaux ont bénéficié de soins locaux et d'un traitement antibiotique par voie systémique. Chez les chiens dont la morsure n'était pas infectée, deux lots ont été constitués : tous les animaux ont reçu des soins locaux, mais un seul lot a fait l'objet d'une antibiothérapie. Aucune des lésions des animaux ne présentant pas d'infection apparente n'a été infectée par la suite. Les chiens mordus ont été présentés, en moyenne, environ 40 heures après l'incident. Le risque d'infection augmente avec le délai écoulé entre la morsure et la consultation. Cent vingt cinq souches bactériennes ont été isolées, la présence d'anaérobies obligatoires augmentant le risque de complications infectieuses. En excluant les antibiotiques qu'il convient de réserver à des cas plus préoccupants, le meilleur choix, à partir des résultats *in vitro*, doit se porter sur les sulfamides potentialisés (94,4 % d'efficacité pour le triméthoprim-sulfaméthoxazole) et l'amoxicilline-acide clavulanique (91,9%). (in l'Essentiel n°184)
Source : MORO (S) : Clinical and bacteriological assessment of dog-to-dog bite wounds. Veterinary Microbiology. 2010. Vol 144, N°1-2, p 127-132.

Allergie alimentaire : un nouveau régime d'éviction

Les allergies alimentaires sont très répandues, on considère que 10 à 30 % des chiens souffrant de dermatites prurigineuses non saisonnières en sont atteints. Les régimes d'éviction permettent, parfois difficilement, de parvenir au diagnostic. Habituellement, le régime dure 10-12 semaines, les symptômes pouvant être provoqués de nouveau en réintroduisant l'allergène en cause. Les auteurs testent ici l'aliment Aminoprotect® constitué pour l'essentiel de pommes de terre, acides aminés,

amidon de maïs, cellulose, fructo-oligosaccharides, romarin, vitamines, minéraux, chez vingt chiens suspectés de présenter une allergie alimentaire. Dix sept avaient déjà reçu des régimes hypoallergéniques ou d'éviction du commerce ou préparés à la maison. Quinze chiens ont suivi le régime jusqu'à son terme, les cinq autres étant exclus de l'étude pour diverses raisons (progression des symptômes, manque d'appétence...). Une amélioration des scores CADESI (Canine atopic disease severity index) a été observée chez 11 chiens sur 15. Lors de la réintroduction des allergènes alimentaires, 7 chiens sur 10 ont rechuté. On a observé des allergies au boeuf (2), porc (3), mouton (1), poulet (3), lait de vache (2), saumon (1), blé (2), pomme de terre (1), banane (1). Cinq animaux présentaient au moins deux allergies à un de ces ingrédients. Les auteurs concluent à l'intérêt diagnostique de ce régime d'éviction. (in l'Essentiel n°184)

KAWARAI (S) : Clinical efficacy of a novel elimination diet composed of a mixture of amino acids and potatoes in dogs with non-seasonal pruritic dermatitis. Journal of Veterinary Medical Science. 2010. Advance publication.

Epidémiologie des toux chroniques

Le tabagisme actif est un facteur de risque de toux chez l'homme. Peu d'études se sont penchées sur les facteurs de risque chez le chien. Cette enquête épidémiologique s'appuie sur l'examen des dossiers de 115 chiens toussant depuis plus de deux mois, dont les caractéristiques ont été comparées à celles de 104 chiens souffrant d'autres maladies mais ne toussant pas. Les propriétaires ont rempli un questionnaire détaillé à propos de l'environnement de leur animal. Dans 77 % des cas, on diagnostiquait une affection de la trachée ou des grosses bronches, alors que 51 % des patients souffraient de trachéobronchomalacie (dont 79 % de chiens de race miniature). Les facteurs de risques essentiels sont le petit format, l'âge, le poids. Aucune association n'est relevée avec la saison ou le mois. L'exposition au tabac n'est pas un facteur de risque. (in l'Essentiel n°184)

HAWKINS (EC) : Demographic and historical findings, including exposure to environmental tobacco smoke, in dogs with chronic cough. Journal of Veterinary Internal Medicine. 2010. Vol 24, p 825-831.

NEUROLOGIE

Troubles nerveux : penser aussi à la listériose

Raith et coll. rapportent le cas d'un chat entier d'âge indéterminé référé à l'Université Vétérinaire de Berne. A l'admission, le chat est en décubitus latéral, déshydraté, il présente de petites hémorragies nasales et du canthus. On note une tétraparésie plus prononcée au niveau des antérieurs, une diminution des réflexes des antérieurs, l'inverse étant constaté pour les postérieurs. Le tonus musculaire est augmenté sur les postérieurs, diminué sur les antérieurs. Les anomalies sont plus marquées à droite. Une atrophie musculaire généralisée, modérée, est présente. L'examen des nerfs crâniens ne révèle rien d'anormal. La palpation des vertèbres thoraciques et cervicales entraîne une douleur. La localisation lésionnelle concerne aussi bien l'encéphale que la colonne vertébrale de C6 à T2. A ce stade, deux hypothèses peuvent être évoquées, traumatique et infectieuse. L'animal est positif pour le FeLV, négatif pour le FIV.

L'animal est finalement euthanasié, et l'examen nécropsique révèle une zone localisée de décoloration rosâtre, d'aspect oedémateux, au niveau de l'intumescence cervicale de la moelle épinière. L'histopathologie permet d'observer des lésions d'encéphalomyélite concernant l'encéphale et la moelle épinière cervicothoracique. On note la présence de microbes, d'une inflammation, avec des foyers périvasculaires. Des examens complémentaires permettent d'identifier des *Listeria* au sein de ces lésions, alors qu'un ganglion mésentérique est le siège d'une hyperplasie lymphoïde attribuée par les auteurs à l'infection par le FeLV. La listériose est plus volontiers une maladie de l'homme et des ruminants, cette affection semble en recrudescence. Elle est très rare chez les carnivores, et notamment chez le chat, très résistant aux infections expérimentales. La distribution des lésions chez cet animal laisse supposer que l'infection a progressé

a partir des racines nerveuses, probablement au départ du plexus brachial. Dans d'autres espèces, la dissémination de *Listeria* sp se produit par voie hématogène. Il est possible que la souche en cause chez cet animal ait des propriétés spécifiquement neurotropes.

Il s'agirait de la première observation d'encéphalomyélite listérienne chez un chat, sans doute à relier avec une immunodépression contemporaine de l'infection par le FeLV. Il est possible que cette maladie soit fréquemment ignorée en l'absence d'autopsie avec examen soigneux du système nerveux central. Il n'est pas établi que cet animal ait pu avoir des contacts avec des bovins, mais le chat pourrait représenter un risque zoonotique et un lien épidémiologique entre les infections humaine et bovine. (in l'Essentiel n°185)

COMPORTEMENT

Vidéos contre néophobie

Un isolement au cours des premières semaines et premiers mois de vie entraîne dans de nombreuses espèces une prédisposition aux phobies. Chez le chien, on considère actuellement que les huit premières semaines sont cruciales et qu'elles sont le moment idéal pour soumettre le chiot à de nombreuses et diverses stimulations. Dans cette étude, l'auteur montre que des chiots âgés de 3 à 5 semaines répondent activement à des images vidéo qui simulent un futur environnement. Par ailleurs, des chiots exposés à ces stimuli 30 minutes par jour durant 14 jours entre 3 et 5 semaines, se désintéressent partiellement des objets (réels) de l'environnement présenté en vidéo à l'âge de 8 semaines, alors que des chiots non exposés se montrent plus curieux et explorent davantage. Pour l'auteur, soumettre les chiots à des vidéos sonorisées répliquant leur futur environnement permettrait sans doute d'éviter l'apparition de phobies et néophobies. (in l'Essentiel n°185)

SYNTHESE

Les lipides en alimentation canine : mythes et réalités

Diabolisés en alimentation humaine, les lipides sont victimes d'idées reçues qui engendrent des régimes pauvres en graisse pour nos chiens. En réalité, le chien possède des particularités métaboliques qui lui permettent d'échapper aux risques majeurs (diabète, athérosclérose, pancréatite) donnant l'occasion de se rapprocher au plus près de la composition de l'alimentation des carnivores sauvages.

Cette synthèse est présentée dans l'Essentiel n°184, et conduite par Tim Watson, docteur vétérinaire et spécialiste en nutrition et maladies du métabolisme de l'université de Glasgow.

Limiter l'absorption de graisses saturées est un conseil souvent donné en diététique humaine, en raison des risques associés (athérosclérose, diabète, cancer...). Des études américaines indiquent que limiter l'absorption quotidienne à cinq grammes par jour, soit 15 % de l'apport conseillé, permettrait de prévenir près de quatre millions de cas de maladie coronarienne par an. Les aliments pour chiens contiennent sensiblement la même proportion de lipides saturés et insaturés que le régime humain standard. Dès lors, on peut se poser la question de l'influence de cet apport sur la santé.

Lipides et santé humaine

Les lipides sont des sources d'énergie, apportent des acides gras indispensables aux fonctions et structures cellulaires, ils participent à la synthèse des hormones, des prostaglandines. Ils transportent les vitamines liposolubles, tout en augmentant l'appétence des aliments. La majorité des lipides alimentaires se trouvent sous la forme de triglycérides, d'origine animale et végétale. Les tissus animaux sont riches en acides gras saturés ou monosaturés, alors que les végétaux contiennent davantage d'acides gras polyinsaturés. En médecine humaine, on a pris l'habitude de

parler de « mauvaises graisses » pour qualifier les lipides saturés qui engendrent une augmentation du taux de cholestérol, favorisent l'insulinorésistance, et l'apparition d'une maladie coronarienne. Ces lipides sont très présents dans la viande, les produits laitiers, dans certains végétaux (huile de coco, huile de palme). Ils sont associés à un risque accru de cancer, selon un mécanisme encore mal connu. À l'inverse, les lipides polyinsaturés sont présents en grandes quantités dans la plupart des huiles végétales : il est admis que remplacer 5 % de notre apport énergétique sous forme de lipides saturés par des lipides polyinsaturés permettrait de diminuer le risque de maladie coronarienne de 10 %.

Recommandations du NRC

Chez le chien, les carences lipidiques favorisent l'apparition de maladies cutanées, rénales, d'infertilité, de troubles de l'immunité. Ces carences sont rares dans les pays développés.

Le NRC recommande un apport minimal de 5,5 % de lipides, soit 12 % de l'énergie émettabile (EM). On s'est intéressé récemment au rôle des acides gras polyinsaturés à longue chaîne de la série oméga 3, notamment l'acide eicosapentanoïque (EPA) et l'acide docosahexanoïque qui interviennent de manière cruciale dans le développement du système nerveux. Le NRC recommande un apport d'acide alphalinoléique équivalent à 0,17 % de l'EM pour les chiots en croissance et de 0,09 % de l'EM chez les adultes, en association avec l'EPA et le DHA pour 0,10% de l'EM.

Un apport énergétique majeur chez les canidés sauvages

Les canidés sauvages consomment environ 33 à 69 % de leur apport calorique sous forme de graisses, les lipides saturés représentant 25 à 36 % de l'apport total. Le régime naturel de ces animaux est donc un peu plus riche en lipides que celui de l'homme, contenant davantage de graisses saturées. Dans les tissus animaux, les acides gras les plus présents sont l'acide palmitique (21-24 % du total), les acides stéariques (8-22 %), l'acide oléique monoinsaturé (30-36 %) et l'acide linoléique polyinsaturé (2-15 %). On note aussi une présence significative d'acides myristique et margarique, palmitoléique monoinsaturé, alphalinoléique polyinsaturé, gammalinoléique et arachidonique. Les céréales contiennent majoritairement des acides palmitique, oléique, linoléique. Le chien tolère dans son alimentation toutes sortes de lipides, le maximum étant de 82,5 g/1 000 kcal soit 70 % de l'EM. Au-delà, on court un risque d'hypertension, de pancréatite, d'obésité. La capacité des chiens, semi-carnivores, à tolérer de telles quantités de graisses est à relier à leur statut originel plus proche d'un régime alimentaire à base de viandes majoritairement.

Aliments humides : proches du régime des canidés sauvages

Dans la gamme des aliments pour chiens, l'énergie apportée par les lipides va de 18 à 76 %, la moyenne étant, respectivement, de 31 et 49 % pour les produits secs et humides. Dans ces conditions, les acides gras saturés apportent, dans les aliments secs 11 % de l'EM quotidienne contre 16 % dans les aliments humides. Le rapport lipides saturés/lipides insaturés est d'environ 0,56 pour les premiers, de 0,49 pour les seconds. Les aliments humides sont donc plus riches en lipides et en acides gras saturés, car ils contiennent davantage de viande et de produits d'origine animale. Ils se rapprochent, en ce sens, du régime naturel des carnivores sauvages, du point de vue de l'apport lipidique et de sa nature.

Médecine factuelle : un risque très réduit

Le rôle de l'apport lipidique dans l'apparition de certaines maladies du chien est encore incomplètement connu. L'athérosclérose est rare chez le chien, en raison de particularités métaboliques propres à cette espèce : le cholestérol circulant, en effet, est présent sous forme de HDL (High density lipoproteins) alors que, chez l'homme, il s'agit de LDL (Low density lipoproteins).

Or, les LDL sont impliquées dans la pathogénie de l'athérosclérose, puisque les artères coronaires sont munies de récepteurs qui captent le cholestérol sous forme de LDL. S'il est possible d'induire expérimentalement une athérosclérose chez le chien, cela nécessite d'utiliser des aliments extrêmement riches en lipides, et de réaliser une thyroïdectomie, de manière à augmenter artificiellement la cholestérolémie. Les très rares cas spontanés sont toujours associés à une hypothyroïdie et/ou un diabète sucré. Il a été suggéré qu'un aliment hyperlipidique serait un des facteurs favorisant l'obésité. Il est vrai que les graisses alimentaires ont une concentration énergétique 2,25 fois plus importante que les protéines ou glucides. En réalité, aucune étude ne montre réellement un rôle de la concentration lipidique *per se*, l'obésité est induite par l'alimentation *ad libitum* ou la distribution de rations trop importantes, couplées à la difficulté chez la plupart des chiens à auto-réguler son ingéré énergétique.

Le risque de pancréatite avec des aliments riches en graisses a été évoqué, mais l'étiopathogénie de cette maladie est complexe, faisant intervenir de multiples facteurs comme la race, une hyperlipidémie concomitante. On décrit notamment une hyperlipidémie idiopathique chez le schnauzer miniature, souvent associée à des endocrinopathies. Des publications récentes indiquent que les pancréatites semblent plutôt associées à des repas de nature inhabituelle, à la distribution de friandises et restes de table, et non au régime alimentaire lui-même. L'induction d'une pancréatite par le régime alimentaire nécessite des taux de lipides très élevés, à partir de 80 % de l'EM. Une idée reçue consiste aussi à associer lipides et diabète sucré. Il est exact qu'un régime très riche en graisses saturées distribué à des chiens déjà obèses induit une insulino-résistance. Ce n'est pas le cas chez des chiens non obèses. De plus, contrairement à ce qui est observé chez l'homme et le chat, chez lesquels un régime hyperlipidique entraîne effectivement une insulino-résistance susceptible de provoquer un diabète de type 2 (non insulino-dépendant), on trouve principalement chez le chien des diabètes de type 1 (non insulino-dépendants) pour lesquels le rôle de l'insulino-résistance est marginal. Concernant les affections néoplasiques, aucune étude ne montre clairement, chez le chien, un lien entre cancer et apport lipidique. Des publications ont montré une élévation du risque de dysplasie et de tumeurs mammaires avec des régimes riches en bœuf et porc, alors qu'un régime riche en volaille a l'effet inverse. Il est démontré que les acides gras de la série oméga 3, en association avec l'arginine, permettent d'augmenter l'espérance de vie et la durée des rémissions chez les chiens souffrant de lymphome, mais les rôles respectifs des oméga 3 et de l'arginine ne sont pas élucidés. Le chien fait donc partie d'une espèce capable de digérer et de métaboliser de fortes quantités de lipides sans pour autant présenter les maladies associées, bien décrites chez l'homme. La composition lipidique des aliments humides est très semblable à celle des proies consommées à l'état sauvage, et aucune preuve n'existe pour impliquer ces produits dans la genèse de l'obésité, des cancers, des pancréatites et des maladies cardiovasculaires.

SYNTHESE

Asthme félin : la propentophylline est utile (in L'Essentiel n°185)

Le traitement des affections bronchiques chroniques du chat (« asthme félin ») fait essentiellement appel aux corticoïdes au long cours. Une étude parue dans le JAAHA montre que l'adjonction de propentophylline au protocole thérapeutique permet d'obtenir des améliorations cliniques notables, ainsi qu'une réduction de l'intensité de certaines lésions pulmonaires.

Les maladies bronchiques du chat, souvent regroupées sous le terme d'asthme félin, sont à l'origine d'épisodes de toux voire de détresse respiratoire importante. Il s'agit très probablement d'une hypersensibilité à des allergènes inhalés, avec à terme une inflammation chronique, et des dysfonctionnements de l'escalator mucociliaire. On note également une hyperproduction de mucus, une bronchoconstriction et un remodelage progressif des voies respiratoires.

Le but essentiel du traitement est de réduire les phénomènes inflammatoires, les corticoïdes étant couramment employés, une fois éliminée l'hypothèse d'une infection. Des beta 2 sympathomimétiques peuvent aussi être prescrits (terbutaline, albutérol) ainsi que des molécules

comme la propentophylline (KarsivanR). Cette substance a un index thérapeutique plus intéressant que la théophylline. Quelques publications font état de son intérêt dans cette indication, mais aucun essai clinique de grande ou moyenne ampleur n'avait jusqu'ici été publié.

Une étude contre placebo

Cette étude prospective, randomisée, a été faite sur 19 chats de propriétaires, avec des commémoratifs de toux chronique, de reniflements, durant au moins quatre semaines. Les animaux ayant reçu des corticoïdes longue action depuis moins de huit semaines ont été exclus, ainsi que ceux ayant bénéficié d'un traitement par corticoïdes classiques depuis moins de huit jours. Les chats ont été suivis durant neuf semaines. Au début de l'étude, d'éventuelles maladies intercurrentes ont été recherchées. Tous les animaux ont subi un lavage broncho-alvéolaire pour bactériologie et cytologie. Les propriétaires ont été invités à noter la gravité des symptômes sur une échelle allant de 1 à 4. A environ J13 et J62, des examens cliniques et radiographiques ont été répétés. Un score lésionnel allant de 1 à 9 a été utilisé pour les lésions pulmonaires. La fréquence respiratoire a été mesurée tous les jours, les animaux étant au repos. Le protocole thérapeutique a été le suivant : à J0, tous les chats ont reçu une injection sous-cutanée de dextrobutaline à la dose de 0,01 mg/kg, puis ils ont été anesthésiés pour le lavage broncho-alvéolaire, à la suite duquel ils ont reçu une injection IV de prédnisolone à la dose de 2 mg/kg avec relais *per os* à la dose de 0,5 mg/kg/j. De J0 à J10, les chats ont été traités par l'ibafloxacin (15 mg/kg/j).

A partir de J7, les animaux ont été divisés en deux lots. Dix chats ont reçu de la propentophylline à la dose de 5 mg/kg/12 heures *per os*. Neuf autres chats ont été placés sous placebo. Les propriétaires ignoraient dans quel lot se trouvait leur animal. L'âge moyen des patients était de six ans, l'âge médian de 6,2 ans. Les deux lots étaient à tous points de vue homogènes au début de l'étude. Aucune différence n'a été observée en ce qui concerne la fréquence respiratoire.

Des améliorations cliniques et lésionnelles

En revanche, une différence nette est notée, en faveur de la propentophylline, quant aux résultats de l'auscultation pulmonaire. Le score médian passe de 3 à 1 entre J0 et J62. Il en va de même pour les capacités respiratoires, le score passant de 1 à 0,5. Les chats sous placebo ne présentent pas d'évolution. Le score des lésions bronchiques observées à la radiographie n'évolue pas non plus chez les chats du groupe placebo, mais les scores médians du groupe *verum* passent de 5,5 à 3,5 entre J0 et J62. Enfin, les propriétaires des chats du groupe *verum* donnent à leurs animaux un score de toux et d'activité physique en faveur de la propentophylline. Dans la discussion, les auteurs conviennent de la nécessité de réaliser des études sur un plus grand nombre d'animaux, mais concluent néanmoins à la supériorité d'un traitement associant prédnisolone et propentophylline par rapport à la prédnisolone seule.